

JAZZ au Cœur

— Edito —

Libres propos sur la madeleine et la laitue d'André Clergeat —

Pour moi Lily Coleman représente un peu ce que les madeleines étaient devenues pour Marcel Proust : à chacun de mes séjours à Marciac, dès que je l'aperçois, inmanquablement, je revois se profiler à son côté la silhouette élégante de Bill Coleman. J'avais connu Bill à Paris en 1948, quand il jouait au sein de l'Edward's Jazz Band. Je l'avais retrouvé un peu plus tard, au club des « Trois Mailletz » et on se rencontrait de temps en temps à l'Académie du Jazz. A cette époque il n'avait pas encore découvert et adopté le Gers. Toujours souriant, la gentillesse, la discrétion personnifiées, Bill avait été l'un des premiers musiciens afro-américains à s'expatrier en direction de la France. Avant lui l'exemple avait été donné dans les années vingt par « Frisco » Bingham puis Bricktop (Ada Smith) qui avaient ouvert chacun leur club, lieu de rendez-vous à Paris des américains noctambules et fêtards. Doit-on rappeler qu'après son triomphe dans la Revue Nègre en 1925 au Théâtre des Champs-Élysées, Josephine Baker avait fait de l'Europe, et de Paris (Folies Bergère, Casino de Paris) son terrain d'élection ?

C'est en 1933 que Bill Coleman avait débarqué une première fois en Europe, pour jouer à Monte-Carlo avant de monter dans la capitale. Il avait été précédé par Arthur Briggs (déjà venu en compagnie de Sidney Bechet dans l'orchestre de Will Marion Cook en 1919) et allait être suivi par Willie Lewis, par Coleman Hawkins qui allait rester près de cinq ans (1934-1939) en Europe, par Benny Carter (1935-1938) et beaucoup d'autres musiciens de moindre renom.

A peine pourtant s'ouvrait au vieux continent ce jazz qui allait patienter longtemps encore avant de se voir reconnaître droit de cité et cesser d'être considéré comme une « musique de sauvages ». Pourquoi alors ces musiciens s'aventuraient-ils en « terra incognita », abandonnant famille et amis, pour affronter un monde dont ils ignoraient tout, ne possédant ni la langue (sauf en Angleterre) ni les moeurs ? L'explication se laisse deviner aisément. Elle réside dans les récits et commentaires de ceux qui, ayant déjà vécu l'expérience, décrivaient, à leur retour, combien était accueillante la vieille Europe, combien plus agréables les conditions de travail, combien la vie pouvait être plus facile pour ces musiciens en butte chez eux à un

odieux racisme et une impitoyable ségrégation. Impensable l'image d'un Noir (Benny Carter) bavardant amicalement au bord de la mer avec un Blanc (Alix Combelle) sur une plage américaine. C'était pourtant un spectacle quotidien à Cannes en 1935, et le plus naturel du monde. Nous avons peut-être oublié (mais l'avons-nous jamais vraiment su ?) combien était difficile - il n'y a guère - la vie du musicien afro-américain aux Etats-Unis. Revenons quelque peu en arrière dans le temps. D'abord il convient de rappeler que le monde musical d'Amérique était crûment divisé en deux univers bien distincts. Chacun chez soi : les Blancs avec les Blancs, les Noirs avec les Noirs. Si les orchestres blancs voyaient s'ouvrir sans problèmes les portes des théâtres-dancings traditionnellement animés par les Noirs l'inverse ne se produisait jamais. A l'automne de 1942, sur les cinquante-trois lieux ouverts en Amérique aux orchestres de danse pendant les week ends on n'en comptait que cinq (Apollo à New York, Royal à Baltimore, Paradise à Detroit, Howard à Washington, Regal à Chicago) qui proposaient des artistes Noirs à un public de couleur. En 1941 un courageux journaliste de Harper's Magazine avait, dans une de ses chroniques, souligné que des orchestres de notoriété comme ceux d'Ellington, Calloway, Armstrong, Hawkins, Hines, Kirk, Carter, Fitzgerald n'étaient que très exceptionnellement programmés dans les grands hôtels dont les « ballrooms » (mille, deux mille danseurs, voire plus !) constituaient en revanche des lieux de travail réguliers, quotidiens et rémunérateurs pour Artie Shaw, Benny Goodman, les frères Dorsey, Bunny Berigan et autres Gene Krupa. Une même barrière se dressait dans les radios devant les formations de couleur pour l'animation des programmes commerciaux que patronnaient Coca-Cola ou Camel. La chasse était gardée au profit des Glenn Miller et consorts qui en tiraient de confortables revenus, directement ou comme moyen de promotion. Pour se faire connaître, au-delà d'un maigre public fréquentant les clubs, les musiciens de couleur ne pouvaient donc compter que sur le disque. Encore fallait-il avoir la chance de toucher le gros lot. Et des « tubes » comme One O'Clock Jump (Count Basie), Tuxedo

suite page 4

A 21 heures au chapiteau

Bojan Zulfikarpasic Trio

Bojan Zulfikarpasic (piano)
Olivier Sens (basse)
Tony Rabeson (batterie)

Ornette Coleman

Ornette Coleman (sax/violon/trompette)
Charnett Moffett (contrebasse)
Denardo Coleman (batterie)

Festival Bis

Marciac Côté Jardin

11H15 - 12H15 : JAZZ DANIELS PUDDLEURS
12H30 - 13H30 : TONTON SALUT
14H45 - 15H45 : BOGE
16H00 - 17H00 : FICKELSON
17H15 - 18H15 : SARAH LAZARUS
18H30 - 19H30 : TONTON SALUT

au Jim's Club

20H00 - 21H00 : SARAH LAZARUS
Après le concert : BOGE

au Lac

18H30 - 19H30 : JAZZ DANIELS PUDDLEURS

Pierre Boussaguet, hommage à Ray Brown

INTERVIEW

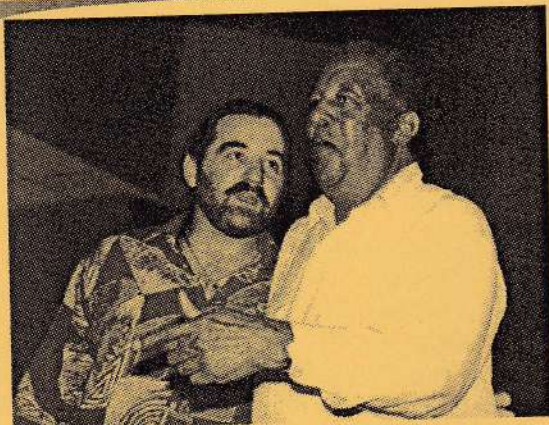


photo Pierre Vignaux / Ornezan

Le jazz a très certainement perdu avec Ray Brown, le 2 juillet dernier, le plus grand contrebassiste de son histoire. Pierre Boussaguet, qui compte parmi les innombrables musiciens qu'il a influencés, lui a rendu hier soir un vibrant hommage, sur la scène du chapiteau, en solo contrebasse. Rencontre de celui pour qui Raymond Brown était un mentor.

Pierre Boussaguet : Ray Brown était ma principale influence, il était un guide que ce soit pour la musique ou pour le reste. Nos relations dépassaient le cadre professionnel. On se voyait très souvent pour parler de golf, par exemple.

Jazz Au Coeur : Si l'on envisage l'évolution de la contrebasse au vingtième siècle, qu'a apporté Ray Brown sur le plan technique ?

Côté main droite, aucun bassiste sinon Oscar Pettiford ne rivalise avec son staccato. (NDLR : attaque de la note appuyée et piquée). Côté main gauche, il a beaucoup travaillé l'archet avec des profs classiques. Il a une manière unique de faire vibrer la corde avec sa main gauche. Au-delà des différences stylistiques et rythmiques, Ray Brown, Ron Carter et Niels Pedersen ont un point commun : un son hyper précis. L'erreur courante consiste à vouloir tirer fort sur les cordes alors qu'il faut aller vers le son. Il a beaucoup innové dans la construction des lignes de basse, il savait instinctivement quand choisir une ligne aérienne et mélodique, et quand "planter les clous" (s'appuyer sur les fondamentales).

Et quel rôle a-t-il joué dans l'évolution de la musique jazz ?

C'était le bassiste du premier quintet Be-Bop avec Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Bud Powell et Max Roach. Il a commencé au top de cette musique et y est resté jusqu'à la fin de sa vie. Quelques jours avant de décéder, il évoquait encore de nouveaux projets avec des jeunes.

Qu'est-ce que vous retenir de l'homme Ray Brown ?

Ce que j'ai mis le plus d'années à comprendre, c'est que ce type était un homme de classe et de prestige. Il a toujours donné sa chance à un musicien. C'était un homme juste; il n'a jamais hésité à remettre quelqu'un à sa juste place. Par ailleurs il était extrêmement discipliné et exigeant envers lui-même, mais pouvait en même temps nous surprendre par sa tolérance. Il acceptait parfaitement la faiblesse de quelqu'un, il ne la jugeait pas.

Le fait d'avoir un guide, Ray Brown dans ton cas, peut-il poser problème dans la genèse d'une personnalité artistique ?

Question très pertinente. L'énorme avantage d'avoir un guide génial comme Ray Brown est d'accélérer l'apprentissage. Mais, il y a une dizaine d'années, je me suis forcé à fuir cet idiome, non pour le dénier mais pour laisser de la place à autre chose. La diversité est primordiale dans la genèse d'une personnalité artistique. J'explorais comme un fou pendant trois, quatre ans, puis je réécoutais ses disques que je connaissais par cœur, et là je découvrais un nouveau niveau de profondeur. Pour répondre à ta question, je serais sans opinion, parce que ça dépend de la personnalité du maître et de l'élève. Mais si aujourd'hui, tu avais la chance d'apprendre à piloter avec Schumacher, je ne conçois pas que cela te soit néfaste. C'est un problème très franco-français: dans le monde artistique, on n'aime pas les gens qui ont un guide de peur qu'ils perdent leur âme. Il faut éviter le mimétisme. Je n'ai jamais fait de relevé de Ray Brown, j'ai seulement écouté des disques allongé dans un fauteuil pour m'en imprégner de sa musique. Ce genre de décryptage est superficiel. Le travail en profondeur ne passe pas par le mental, mais seulement par la sensation.

Propos recueillis par Pierre

IMPRESSIONS

à show

Hervé SELLIN

" Des arrangements proches de ceux de Bob Brookmeyer pour Petrucciani (Album " Both World "). Un grand compositeur. Une écriture musicale très intéressante, autant verticalement (harmoniquement) que horizontalement (contrepoint). Bonne prestation du p'tit manzif (gars) au sax. " Moonzi, Plouër sur Rance

Mc Coy TINER

" C'était vraiment bien. Du jazz dans toute sa splendeur. Il y avait toujours une surprise, contrairement à la 1^{re} partie. " Jacques, Poitiers

" Lorsque de grands musiciens se rencontrent, ça donne forcément quelque chose de bien, de détonnant. " Marthe, Colomiers

MANGE DISK

Disquaire place de l'hôtel de ville

MALICool (Roswell Rudd et Toumani Diabate)

MALICool est le résultat d'une étroite collaboration entre Roswell Rudd (tromboniste) et Toumani Diabate (Koriste). Le succès de cette rencontre entre jazz et musique traditionnelle malienne réside dans la capacité qu'a eu Roswell Rudd de s'intégrer totalement au système musical malien. Il a accompli un véritable travail d'ethnomusicologue (sur les modes, les timbres instrumentaux) pour ne pas risquer d'altérer la pureté et le charme authentique des sonorités locales (trop souvent retouchées au goût du consommateur de world music occidental). Divisés entre percussions (balafon, djembé), cordes (kora et ngone, basse et guitare) vent (trombone) et voix, les musiciens improvisent à leur gré sur de courtes cellules répétitives. Sept compositions et trois arrangements (dont un, saisissant, sur l'Ode à la joie) constituent ce voyage mélancolique, serein et renversant. L'union parfaite des timbres est à elle seule une invitation à s'immiscer au plus profond d'un univers coloré et inconnu.

Isabelle et Geoffrey



Photo: Nicolas Roger

La photo du jour

McCoy Tyner Trio

Délicatesse et limpidité. Le trio de McCoy Tyner a hier soir plongé le chapiteau de Marciac dans un océan de couleurs (« modales » comme dirait l'autre).

L'ondulation des notes, propagée entre les musiciens exceptionnels de ce trio, le batteur Al Foster en extase perpétuelle et Avery Sharpe, bassiste monstrueux, n'a pas tardé à déferler sur les sensibilités conquises mais non comblées du public : quatre rappels et ils en veulent encore...

Vite dit !

Bouchons: les conseils de Tison Futé

L'opération « 1 bouchon = 1 sourire », parrainée par Jean-Marie Bigard récolte vos bouchons à Marciac; le but en est l'achat de fauteuils roulants et le financement d'un orphelinat à Madagascar. Déposez vos bouchons en plastique (exclusivement) dans les 3 lieux de collecte du festival: au stand de recyclage (face à l'office du tourisme), au resto des coulisses et au resto des musiciens du off (F.A.L.E.P.). Faites comme Tison Futé, pensez à vos bouchons.

E.S.B.

Le bœuf, le bœuf enfin. Le mode d'existence le plus authentique du jazzman, la jam-session, manquait quelque peu en ce début de festival. Peut-être ceux-ci ont-ils confondu le nom scientifique de la maladie de la vache folle avec le fameux thème de Wayne Shorter E.S.P. Que nenni, les bœufers marciacais, à défaut d'être "beaf eaters", se sont réveillés voici quelques soirs, qu'il s'agisse des stagiaires de l'ADDA 32 visibles tous les soirs sur la route du chapiteau, dans l'allée des platanes, ou bien des musiciens du festival, qui font des heures sup' (35 heures !?) sur la scène du JIM's club, comme hier soir Pierre Boussaguet, Stéphane Belmondo et le quartet d'Olivier Boge. Blow your horns, guys!

Muriel Abadie est née à Tarbes, mais elle vit et travaille à Paris. Le temps d'un festival, elle expose ses œuvres à Marciac aux meubles Dinguillard (rue de Juillac). Elle travaille sur le thème du jazz et spécifiquement sur les objets et les instruments laissés par les musiciens et qui portent en eux tant de poésie qu'ils lui apparaissent « essentiels à représenter ». Sa vision semble tout droit sortie d'un rêve d'enfant tant la représentation est naïve, tant les couleurs sont intenses, tant le contour est flou... J'ai été interpellé par l'harmonie de cette guitare qui crève le cadre. Elle semblait sortir de sa torpeur et me murmurer quelque chose d'indicible. Elle paraissait

comme lasse d'avoir trop joué. Il y a quelque chose d'enivrant dans les toiles de Muriel Abadie, il y a quelque chose de très sincère.

« Du quotidien naît mon inspiration. Je vais chercher au fond de moi la poésie des objets. Ecoutez la musique de mes peintures » me confie-t-elle. Pour elle, exposer à Marciac est un retour aux sources littéral : la musique l'aide à composer et à faire vivre ses tableaux :

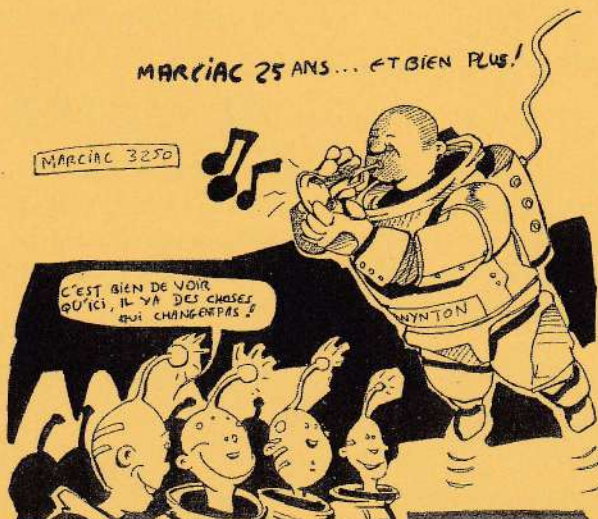
« J'aime beaucoup la musique noire américaine, le gospel, le jazz, le blues, la soul... J'aime la

musique de ces grandes femmes comme Aretha Franklin et Ella Fitzgerald, Liz Mc Comb et tant d'autres qui m'aident à créer. »



MARCIAC 25 ANS... ET BIEN PLUS!

Jean-Baptiste



Dessin: Julien Praud

Junction (Erskine Hawkins) ou Flying Home (Lionel Hampton) n'étaient pas monnaie courante... Certains pourtant rêvaient de produire leur propre formation en public. Comme le pianiste Teddy Wilson, musicien talentueux s'il en fut. En 1939 il franchit le pas et constitua une belle équipe qu'il finança lui-même avec l'argent qu'il avait gagné et économisé à cet effet pendant ses années au côté de Benny Goodman. Mais, là encore, les effets de la ségrégation se firent sentir et les agences ne purent lui trouver suffisamment d'engagements. Pour ne rien arranger, Teddy Wilson proposait une musique peut-être trop raffinée à un public qui recherchait surtout du « vite et fort ». Toujours est-il qu'au printemps de 1940 avec la seule perspective de quatre engagements pour le mois à venir, son meilleur soliste l'ayant quitté (Ben Webster partant chez Ellington), Teddy Wilson, la mort dans l'âme, dut dissoudre son grand orchestre et se replier avec une formation réduite sur un club, le Café Society à New York. Certains orchestres, cependant, parvenaient à exercer leur métier. Mais à quel prix ! Celui qu'il fallait payer quand on était astreint à accepter les « one nighters ». Cette expression désignait les contrats garantissant un spectacle donné chaque soir dans une ville différente. Ce qui impliquait des voyages interminables effectués dans de fort pénibles conditions. L'Amérique des années trente ne connaissait guère d'autoroutes et les autobus ignoraient l'air conditionné. Il fallait ainsi, le spectacle tout juste terminé, les instruments remballés à la hâte, repartir pour la destination suivante et tâcher de trouver quelques séquences de sommeil sans cesse interrompues. Paralysés par le froid ou assommés par la chaleur il restait alors aux musiciens la ressource de mastiquer quelques caoutchouteux sandwiches arrosés par une canette de bière tiédasse comme de la pisse d'âne. « Panther piss » disait Art Blakey à l'évocation d'une tournée effectuée au sein de l'orchestre de Fletcher Henderson en 1943-44. De rares privilégiés, comme les musiciens de Duke Ellington et de Cab Calloway, jouissaient du Pullman mis à leur disposition par leur patron. C'était, bien sûr, l'exception. Mais quand il s'agissait de tournées dans le Sud ségrégationniste, le privilège s'arrêtait là. Car d'autres problèmes surgissaient, auxquels personne n'échappait. Pas plus le leader que les sidemen.

A suivre dans le numéro de demain

Kenneth Rexroth, huitième des huit poèmes pour la musique d'Ornette Coleman.

Kenneth Rexroth est le pionnier de la « jazz-poésie », il a commencé sa carrière en récitant des poèmes dans les boîtes de nuit. Son projet était de faire l'alliance de la poésie et de la musique, c'est à dire rendre la poésie moderne plus accessible et donner en même temps au jazz un contenu plus verbal. Dans son projet, l'acte de déclamation du poème au sein d'un groupe fait du récitant un véritable soliste, au même titre que les autres instrumentistes.

8ème poème, Blues

gris comme l'arctique
gris comme la mer
gris comme le cœur
gris comme l'oiseau dans l'arbre

rouge comme le soleil
rouge comme le rouge-gorge
rouge comme le cœur
rouge comme la hache dans l'arbre

bleu comme l'étoile
bleu comme le goéland
bleu comme le cœur
bleu comme l'air dans l'arbre

noir comme la langue
noir comme le vautour
noir comme le cœur
noir comme la fille pendue dans l'arbre

La météo avec METEO FRANCE

Des éclaircies se développent, au cours de l'après-midi, mais les nuages restent bien présents et parfois menaçants en donnant des averses. En soirée et la nuit suivante, le temps instable se calme et les ondées deviennent moins fréquentes.

Le vent de nord-ouest est soutenu par moment en journée. Les températures atteignent 19 degrés au plus chaud de l'après-midi.



Société
DINGUIDARD
Meubles

BP N° 2 - 32230 MARCIAC

seb
BUREAUTIQUE
TARBES

Ce journal est recyclable - Ne pas jeter sur la voie publique

Bloc-Notes

Atelier Percussions

de 11h à 12h30 et de 17h30 à 19h.
Gratuit inscription sur le stand Djoliba

Danse africaine

découverte de 11h à 12h30
progression de 16h à 17h30
aux Promenades. Participation : 3€

Atelier Salsa

initiation de 14h à 16h dans la cour de
l'école maternelle. Participation : 3€

Atelier Claquettes

initiation de 18h à 19h dans la cour de
l'école maternelle. Participation : 3€

Pour les enfants

Confection de marionnettes

de 15h à 18h, atelier proposé par
l'association Clap. Participation : 3€

Atelier Peinture

proposé par l'association Clap.
Participation : 3€.

La dédicace de

« Backstage »

aura lieu le **mardi 13**

de 16 à 19h

CINÉ JIM

15h : New-York, New-York
(USA-2h15)

18h : Swing (France-1h30)

21h30 : Marie-Jo
et ses 2 amours
(France-2h)

Jazz au Cœur a été conçu, rédigé par

J.B. Belledent
Bérangère Lepetit
Jérémy Nandillon
Gwen Catheline
Geoffrey Gekiere
Pierre Saint-Germier
Nicolas Philippe
Benjamin Veyrac
Chloé Batissou
Flavie Ader
Johanna Daran
Nicolas Roger
Olivier Roger
Jean-Claude Ulian

Le site officiel
www.jazzinmarciac.com